

Zeitschrift: Gazette musicale de la Suisse romande
Herausgeber: Adolphe Henn
Band: 3 (1896)
Heft: 20

Rubrik: Un peu de cravache

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

que j'élucubre en ce moment». — C'est ainsi que la caractérisent les nombreuses indications de décor, d'action, de gestes, inscrites dans la partition : et l'on peut être certain que sans l'impossibilité où Berlioz se sentait réduit d'aborder de nouveau le théâtre après l'échec retentissant de *Benvenuto Cellini*, il ne se fût pas décidé à faire de son opéra une « légende dramatique » exclusivement destinée aux concerts. A quelque chose malheur est bon; pour se conformer aux usages, aux nécessités prétendues de la représentation, Berlioz aurait dû sacrifier l'indépendance absolue des formes et des développements que lui permettait l'exécution au concert. Et de plus, *la Damnation de Faust*, au théâtre, n'aurait pas traversé ce demi-siècle sans subir au gré des chanteurs, des directeurs et du public, le commun sort des œuvres scéniques, les changements, les corrections, les additions et les coupures.

Essentiellement dramatique dans son sujet, dans toute sa complexion musicale, *la Damnation de Faust* est un grand opéra romantique, qu'il appartient à notre imagination d'encadrer dans une mise en scène idéale, autrement fantastique et puissante que ne le seraient des cartonnages déteints et des ciels de toile, roussi par la fumée du gaz. Dans cette partition, ce qui nous touche le moins maintenant, ce qui nous choque même quelquefois, ce sont précisément les parties qui se rapprochent davantage des conventions du théâtre; ce sont la scène de la taverne, ou cette signature par Faust du parchemin fatal, ou ce fameux *Pandæmonium*, dans lequel, malgré leur patois soi-disant infernal, les diables ne font ni frissonner, ni sourire. — Ce qui n'a pas vieilli, ce qui ne vieillira point, ce sont les pages où l'âme de Berlioz chante sans contrainte, sans intention prémeditée de persifler les savants, ni d'effrayer les ignorants. Si la touchante figure de Marguerite nous émeut et nous charme, combien ne nous sentons-nous pas plus profondément remués et conquis lorsque Berlioz lui-même nous parle par la bouche de Faust, ou par les voix infinies de l'orchestre. M. Prod'homme insiste justement sur l'intensité d'expression du sentiment de la nature, dans *la Damnation de Faust*. L'introduction, tout imprégnée de profonde et vraie poésie, et par dessus tout la grande « Invocation de la nature », sont en effet les points culminants d'une admirable série de paysages musicaux, qui avait commencé avec la « Scène aux champs » de la *Symphonie fantastique*, et qui devait s'achever par la « chasse royale » des *Troyens*.

MICHEL BRENET.



UN PEU DE CRAVACHE

 E m'y attendais! Mon dernier article: *Un peu de cravache*, a plongé des âmes naïves dans la stupéfaction, des âmes raffinées dans une joie maligne, des âmes jalouses dans des torrents de vengeresse colère; il a fait plonger aussi bien des plumes dans l'encier, à en juger par la liasse formidable de lettres anonymes ou signées qui s'étaient sur ma table et que mon bon ami Graphologo me demande curieusement la permission d'emporter chez lui pour les analyser à son aise.

Ces lettres sont contradictoires.

Les unes m'approuvent: elles sont signées. Les autres me donnent tort: elles sont anonymes.

Les anonymes commencent par ces mots: « Vous êtes un traître et un infâme », — ou par telle formule équivalente, — et se terminent généralement par l'expression d'un *absolu mépris* ou d'un *dégoût profond*, lesquels « dégoût » et « mépris » ne me font ni chaud ni froid puisqu'ils ne font palpiter que des âmes anonymes.

Les lettres signées émanent de quelques amis qu'elles me font aimer encore davantage, et d'inconnus dont il faut absolument que je fasse mes amis; l'on chemine plus joyeusement en compagnie de gens en chair et en os qui vous serrent la main et que l'on voit vous regarder en face, qu'au milieu des déjà nommés « dégoût » et « mépris », abstractions plutôt de fréquentation difficile.

Parmi les lettres signées, il en est cependant une ou deux qui me font de la peine, émanant de gens qui n'ont pas compris mon article et qui voient de l'injustice, de la provocation et de l'insociabilité dans un article destiné au contraire à prêcher la solidarité et la justice. L'on me reproche, dans l'une d'elles, d'exagérer fortement les griefs des certains que je vise, et l'on proclame « la nullité de certains cris d'alarme parfois bien risibles, venant d'hommes qui ont cependant vécu et fait de nombreuses expériences! » — Or, c'est parce que j'ai vécu, parce que j'ai pu constater que la vie n'est bonne que si on cherche à la rendre bonne, parce que j'ai pu me rendre compte que l'homme qui se plaint des autres est toujours celui qui s'est aliéné de plein gré ces autres, que je crie à certains sourds qui ne m'entendraient pas si je ne criais pas si haut: « Comprenez-moi bien, musiciens mes confrères; nous avons tout à gagner aux yeux du monde en ne dévoilant pas au public nos rancœurs et nos angoisses privées. S'il s'agit de l'Art, et qu'il nous semble utile de proclamer notre souffrance de le voir méconnu par la masse, notre joie de le voir compris par quelques-uns, notre volonté de le faire triompher universellement, oh! alors! crions bien fort! Notre profession nous met en vedette; c'est notre devoir d'élever la voix, de braver l'opinion publique et de proclamer bien haut nos convictions, quittes à nous faire momentanément des ennemis de tous ceux qui n'aiment pas la vérité hurlée en face.

— Mais s'il s'agit de nos intérêts privés, gardons-nous d'en informer le public ; nos affaires personnelles ne le regardent pas et, à nous entendre continuellement gémir sur le sort que nous peuvent faire nos concurrents, sur le mal que nous nous sommes donné pour réussir, sur le mal que nous nous donnons pour conserver notre position, etc., le public finira par refuser son attention à nos lamentations bien autrement justifiées sur le sort réservé à certains chefs-d'œuvres, sur l'accueil glacial fait à des individualités respectables. — Renfonçons en nos cœurs aigris nos basses jalousies, étouffons les mesquineries d'esprit qu'engendre en nous le souci de notre réussite personnelle ; voyons plus haut, regardons plus loin ! Grâce à la faiblesse de quelques-uns, voici quel'on nous juge mal en bloc, et que l'on nous croit *tous* aigris, jaloux et mesquins alors que — sapristi ! vous êtes de mon avis, je pense ! — nous ne sommes pas plus mesquins ou jaloux que les peintres, les littérateurs, les sculpteurs, les pharmaciens, dentistes et autres artistes que ces rivalités de profession n'empêchent pas de se serrer publiquement la main ! Nous avons l'air de vivre comme chiens et chats ; sachons montrer au public qu'il y a pourtant parmi nous une certaine majorité d'hommes d'intelligence et de cœur, qui se saluent autrement qu'à coups de dents et de griffes ! C'est ennuyeux à la fin, quand nous sommes invités à une soirée, de nous entendre dire par le maître de la maison : « Oh ! à propos, j'avais l'intention d'inviter votre collègue Chose ; j'espère que cela ne vous est pas désagréable ; si vous ne désirez pas vous rencontrer avec lui, je lui dirai de venir chez moi un soir où vous n'y serez pas ! » — Quand on invite l'agent de change X, l'on ne se croit pas obligé de lui dresser le menu des agents de change conviés en même temps que lui. L'on sait bien — y en eût-il des tarés dans le nombre — que leurs collègues leur serreront la main quand même !

Eh parbleu ! si vous invitez tous les musiciens d'une ville à une même soirée, il est évident qu'ils se grouperont selon leurs tendances, leurs âges et leurs différents degrés de culture, mais il ne faut pas qu'on puisse voir les membres d'un groupe éviter de saluer l'autre ou quitter le salon si l'on propose à des concurrents de faire de la musique.

Il est à désirer pour tous les artistes que l'Art progresse ; le seul moyen de le faire progresser est de le pousser en avant d'un effort commun ; donnons-nous la main et marchons de l'avant, mes amis, notre but est noble, et qu'importe ce que diront les autres ! Mes désiderata au sujet de la critique ont soulevé aussi plusieurs objections : « Il faut pourtant de l'indulgence, a-t-on dit ; décourager un artiste n'est pas un moyen de le faire arriver ! » — Mais un artiste est-il jamais découragé par une critique *juste* ? Ne voit-il pas, au contraire, dans l'analyse serrée de son œuvre ou de ses procédés d'interprétation et dans l'exposé judicieux de ses défauts, une preuve de l'intérêt qu'on lui porte ? Qu'ayant à rendre compte de l'effort artistique d'un amateur, l'on veuille bien ne pas insister sur ses défaillances, je le comprends, d'autant plus que les amateurs ne se produisent généralement que dans des soirées de bienfaisance. L'on ne s'écrie pas en dégustant le petit gâteau que l'on vient

d'acheter à une dame dans un bazar de charité : « Sapristi ! que ce gâteau est donc mauvais ! » L'on dissimule sa grimace et l'on va même, par politesse, jusqu'à esquisser un sourire de satisfaction ! Mais encore le critique doit-il faire sentir dans son analyse qu'il ne juge pas l'amateur au même taux que l'artiste et, quand il a jugé ce dernier, faut-il que le public se rende bien compte qu'une critique de *détail* n'enlève rien à la valeur *générale* d'une œuvre ou d'une interprétation. Or, notre public ne s'en rend pas compte ; il est tellement habitué à des comptes rendus bienveillants qu'il conclut à l'éreintement dès que ses yeux ont distingué un mot de blâme ou même une légère restriction. Il faut changer notre public de ses habitudes, et ce n'est pas si difficile. Un mois ou deux d'effarement et de gêne et puis le pli sera pris : Rappelez-vous les protestations à propos de l'heure centrale ! La nouvelle heure fait-elle murmurer encore ?

Voici : il sera bien entendu désormais, en ce qui concerne notre journal, qu'une fois un musicien local présenté au public comme artiste de talent et de conscience, les critiques de détail particulières à telle ou telle interprétation ou production n'infirmeront pas le jugement général une fois pour toutes porté. Nous rendrons compte de tous les concerts, et continuerons à juger connus ou inconnus avec la même équité. Notre opinion sera-t-elle toujours la bonne, la seule acceptable ? ce serait fatuité et folie de notre part que de le prétendre, mais elle sera toujours sincère, ce qui n'est pas à dédaigner, car, par le temps d'aujourd'hui — mon ami Graphologo en sait quelque chose — la franchise et l'impartialité ne courrent pas les rues ! Si nous avons l'air parfois de casser les vitres et que des amateurs soient disposés à contester nos appréciations, que ces amateurs se souviennent que toutes nos critiques sont faites par des gens *du métier* qui peuvent se tromper, mais dont le jugement est cependant toujours basé sur la connaissance, au moins technique, des choses dont ils parlent. Et s'il en est qui trouvent que ces critiques affirment trop haut leur opinion, tant pis pour eux ; l'on ne dit jamais assez haut ce que l'on croit être la vérité, et il y a plus de courage, pour un critique à publier un jugement sincère qu'il sait d'avance ne pas devoir être ratifié par le gros public, qu'à se tenir prudemment sur la réserve, comme tant d'autres. « *J'aime que l'individualité se soutienne, active, grondeuse et batailleuse au besoin* », — écrivait Georges Sand à Sainte-Beuve, — « *C'est par là que les artistes sont des hommes et non par des lyres. Il n'y a rien de piètre comme ces instruments qui résonnent au vent qui passe, sans conscience de leur personnalité morale ou philosophique. C'est par certains emportements d'opinion que l'on vaut, dût-on se tromper.* »

E. JAQUES-DALCROZE.

P.-S. Un confrère genevois nous annonçait, il y a quelques jours, une réponse à mon article « Un peu de cravache », me priant de l'insérer dans la *Gazette musicale*. Nous regrettons que cette réponse ne nous soit pas parvenue encore, de façon à pouvoir être insérée dans le présent numéro. Nous la publierons avec plaisir dès que nous l'aurons reçue.

Notre enquête sur le rôle de la critique.

Nous publions ci-dessous une lettre de M. Etienne Destranges, qui nous donne l'idée d'ouvrir auprès d'autres critiques actuels une enquête sur le « rôle de la critique ». Nous annoncerons dans notre prochain numéro la date à laquelle il nous sera possible de publier les résultats de cette enquête.

Ce 12 décembre.

Mon cher ami,

J'allais vous écrire pour vous féliciter du remarquable article paru dans la *Gazette musicale* sous le titre : « Un peu de cravache », quand j'ai reçu la lettre où vous me demandez mon opinion sur le rôle de la critique.

Ma réponse sera simple et nette : *Je suis absolument de votre avis*. Je crois que la critique a une importance marquée sur le goût du public. Si, pendant trop longtemps, la France est restée en arrière du mouvement musical, c'est que les hommes chargés d'apprécier les tentatives artistiques faisaient tout leur possible pour maintenir le *statu quo* qui plaisait à leur paresse et surtout à leur ignorance. Le droit — le devoir plutôt — du critique est de diriger le goût du public et non de le suivre. *Dux populi* comme vous le dites si justement. Vouloir borner notre rôle à refléter le sentiment des spectateurs et des auditeurs, c'est le rabaisser à celui d'un vulgaire *reporter*.

Parler franchement des œuvres et des hommes, c'est s'exposer, il est vrai, non seulement à des inimitiés, mais aussi à des haines. Mais un critique sérieux et indépendant ne doit pas s'arrêter à ces considérations. Malheureusement, de pures questions de camaraderie ou des susceptibilités à ménager incitent trop souvent certains de nos confrères — et pas des moindres — à une indulgence coupable. Un jugement sévère, quand il est porté sans parti pris, est mille fois plus utile à un artiste qu'une poignée de fleurs. Mais vous avez trop bien fait ressortir ce point dans votre article pour que j'insiste davantage. Qu'on soutienne les tentatives jeunes, hardies, qu'on ne les décourage pas du premier coup, même si elles sont empreintes de quelque maladresse; que l'on respecte et que l'on fasse admirer — en apprenant au public à les bien connaître, — les grandes partitions du passé, rien de mieux, mais pour les faux artistes, pour les faux chefs-d'œuvre d'autrefois, au nom desquels on a barré trop longtemps la route à l'Art nouveau, pour ceux d'aujourd'hui conçus pour le « rapport » et écrits en vue des gros sous à récolter, pour ces ouvrages *caméléonesques* qui vont de Gounod à Wagner, de Wagner à Mascagni et à Humperding, pas de pitié fausse, pas d'indulgence ! Pour ceux-là, la vérité toute nue et brutale, le fer rouge dans la plaie.

Tel est pour moi le strict devoir du critique.

ETIENNE DESTRANGES.



LE VAISSEAU FANTOME

ÉTUDE ANALYTIQUE ET THÉMATIQUE

(Suite)

Le prélude du second acte est le simple prolongement de l'acte précédent. La chanson du pilote, les thèmes du *Repos* (VII) et de l'*Appel* (VI) en font tous les frais.

La scène se passe dans une salle de la maison de Daland. Accroché au mur, on voit un portrait d'homme, au visage pâle, à la barbe brune, au vêtement noir. Marie, la nourrice, et un certain nombre de jeunes filles sont occupées à filer. Senta, immobile dans un fauteuil, semble absorbée dans la contemplation du portrait.¹

Le chœur des fileuses, par lequel débute l'acte, est universellement connu et universellement admiré. Ce ravissant ensemble, à trois parties, de voix féminines, avec son délicat accompagnement imitatif du ronronnement du rouet, est d'une distinction rare, d'une fraîcheur inimaginable. Les jeunes filles taquinent Senta sur son mutisme obstiné et la nourrice lui reproche ses réveries incompréhensibles devant un portrait. Page 111, m. 7 et suiv., soulignant l'extase de la jeune fille, hautbois et clarinettes déroulent, en valeurs diminuées, le thème de la *Rédemption* (III). Cependant Senta, troublée dans son rêve, demande à Marie de chanter la ballade du Vaisseau Fantôme. Celle-ci refuse. Page 121, m. 5, 6, le basson murmure le *leitmotiv* de la *Malédiction* (I), Senta déclare alors que c'est elle qui chantera l'histoire du marin maudit. Cette ballade est divisée en trois couplets identiques, mais aux deux derniers vers de la seconde et de la troisième strophe, les voix des jeunes norvégiennes s'unissent à celle de la fille de Daland. Tout ce morceau est d'un effet très dramatique. Comme je l'ai dit déjà, c'est lui qui fut composé en premier lieu. Aussi y retrouvet-on les principaux motifs de l'œuvre : à la ligne vocale les thèmes de la *Malédiction* (I), de la *Rédemption* (III), de l'*Espérance* (IV) et à l'orchestre les mêmes, plus le dessin agité du *Désespoir* (II). A la fin de la deuxième strophe, Senta, brusquement se lève du fauteuil et, tendant les bras vers le portrait du Hollandais, elle affirme dans un élan splendide son aspiration à racheter l'Errant

¹ Pour l'analyse du caractère si intéressant de Senta, Cf. Etienne Destranges. — *Les Femmes de Wagner*, II.